



Ève Matel

Mémoires  
érotiques  
d'une cocotte

Roman

M E R C U R E D E F R A N C E

MÉMOIRES ÉROTIQUES  
D'UNE COCOTTE

Ève Matel

MÉMOIRES  
ÉROTIQUES  
D'UNE COCOTTE

*ROMAN*



MERCURE DE FRANCE

© *Mercure de France*, 2011

*Amoureux. Aimé. Amant. À mon homme  
qui ne doute jamais de rien et ouvre tous  
les possibles...*



RENÉ LES DOIGTS D'OR  
1861

Mon corselet avait glissé. Le vent humide caressait mes seins à demi dénudés sous mon calicot dénoué. Devinant son regard, j'attendais qu'il me prenne. Sa main descendit vers mes hanches comme s'il voulait m'empoigner pour me baiser, mais préféra s'égarer sous ma robe jusqu'au creux de mes cuisses. Une petite chatte, effectivement, toute tremblante devant tant de ferme délicatesse. Il ne bougeait plus mais le moindre de ses frémissements me ravageait.

Je me serais damnée — là tout de suite — pour qu'il déboutonne son pantalon, se glisse en moi et me besogne jusqu'à la fin des temps. Mais de ses doigts mouillés, il reprit calmement l'exploration de ma gironde petite personne, frissonnant du désir que je sentais aussi dans sa queue dressée. Puis il se leva brusquement, m'aida à me relever, me tourna le dos et partit rassembler ses bêtes avant la tombée de la nuit.

Son jouet préféré, c'était moi, me faire bander, me faire mouiller sans espoir, encore plus subtilement à chaque fois.

Je croyais que je ne pouvais pas aller plus haut puis il reprenait ses caresses, et je repartais pour un monde où je n'existais plus. Il s'interrompait lorsqu'il voyait que j'allais enfin jouir, puis reprenait cette spirale délicieusement torturante.

Mais qu'est-ce que je faisais, là, avec le mari de la voisine ? Allongée, les jupons sur les fesses, cachée seulement par quelques arbres ? C'est vrai qu'il n'était pas mal, ce légitime, pas renversant mais encore jeune, avec de beaux yeux gris-vert. C'était un coureur. La voisine n'avait pas eu de chance ; elle n'avait pas choisi le bon... Ce qui plaisait à cet homme, c'était que les femmes le regardent avec gourmandise : il aimait être chassé. Il jouissait de voir les belles happées par son regard et captées par la promesse d'un plaisir qu'elles ne connaissaient pas. Rien d'autre ne comptait plus pour lui, si bien qu'il les avait toutes. Mais d'une manière bien particulière...

Il les faisait languir pour qu'elles découvrent tous les détours de leur désir, jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, elles violent ses interdits et le « prennent de force ». C'était alors divin. Pour l'un comme pour l'autre.

Un jour, n'y tenant plus, je le dégrafai avec frénésie, laissant sortir le braquemart de son étui. Je le pris dans mes mains — enfin — agressif et doux à la fois. Je le fis glisser sur mon décolleté profond où il s'enfouit goulûment. Relevant mes jupes d'un coup sec, je m'empalai avec délice, le souffle coupé par sa force. Belle bête, elle entra d'un seul coup jusqu'à la garde tant j'étais humide. Mes seins dansaient au-dessus de son visage, pendant qu'il prenait mes fesses rondes à pleines mains pour me savourer dans cette danse obscène et délicieuse.



Une seule fois. Le charme était rompu.

J'avais treize ans, il était mon premier amant. Si les hommes connaissaient la puissance de l'attente...

ROSIE LA ROSE

1864

En vrai, je m'appelle Rose. Rose Baguer-Pican. Je suis née le jour du printemps, au Mont-Dol, là où l'archange terrassa le diable, avant de revenir crêcher sur son beau rocher au milieu de la baie. Est-ce encore la Bretagne entre Saint-Malo le vaisseau corsaire et le si placide Mont-Saint-Michel? Mes parents avaient une petite ferme dans cette plaine de sable et de coquillages. Nous vivions dans une misère ordinaire si bien partagée dans ce bout de marais asséché. Notre plat de fête se résumait à un morceau de lard salé avec des « patates » et du chou. Selon les critères locaux, nous étions presque riches. Vous pensez, des propriétaires! Une mauvaise ferme et trois champs!

Les récoltes avaient été mauvaises, j'avais plus de frères et sœurs qu'il n'en fallait, et je mourais d'envie de voir du pays. On parlait d'ordre nouveau, de prospérité: Napoléon était de retour, enfin le neveu seulement... J'avais entendu parler de l'Amérique et je m'y voyais bien. Parmi les « sauvages » peut-être mais libre! Il fallait que je me sorte de ce piège à souris ou, vu mon tempérament, j'allais finir engrossée à quinze ans par le premier abruti du coin. Coincée comme une rate « pour des siècles et des siècles »...

Très tôt, j'avais vu l'effet que je faisais aux hommes. À

douze ans, j'en paraissais dix-sept, j'avais de beaux et gros seins, une taille fine avec un derrière rebondi comme il faut. J'avais intérêt à ne pas traîner seule trop longtemps dans les granges... Une vraie Celte avec de longs cheveux noirs, une peau congénitalement laiteuse et des yeux très bleus. De ma grand-mère bigouden, probable descendante de pécheresses ayant fauté avec les marins venus d'Orient, je tenais les pommettes hautes et les yeux en amande des filles du Levant. Petite, toute menue et pleine de rondeurs, je faisais l'effet d'un vase précieux moulé par les mains du potier.

Aux champs ou à la maison, je n'arrêtais pas, je travaillais de l'aube à la nuit. La seule façon de m'échapper, c'était l'église, la messe, le catéchisme et tout le saint-frusquin. C'est comme ça que j'appris à lire. Je déchiffrais plus que je ne lisais, mais c'était toujours mieux que les autres. Je m'étais aperçue en écoutant le curé converser avec les « gens de la haute » que nous ne parlions pas le « vrai » français mais un patois si épais que nos bons maîtres les aristos ne nous comprenaient pas, nous autres, basse piétaille.

Dès que j'arrivais à m'échapper, j'allais prier à l'église Saint-Pierre-du-Mont. Là-bas, j'avais la paix : pas de travail, pas d'hommes, que de nobles statues pleines de grands sentiments. Cela me changeait ! J'avais bien remarqué que le curé s'occupait beaucoup de moi et de ma famille mais je n'y voyais pas de mal. C'était son rôle, après tout, de suivre ses ouailles, pauvres pécheurs ! Ce que je préférais, c'était la confession : une vraie fête car maintenant que j'étais une grande fille, je n'avais plus besoin d'inventer les menus péchés de l'enfance, j'en avais à foison, des bien

plus croustillants... Je sentais bien que notre mignon petit prêtre s'étranglait parfois à mes récits mais ça nous faisait plutôt rigoler, Hortense et moi. Ma voisine de marais partageait mes infortunes depuis toujours. Jolie dans sa blondeur de noisette, costaude et dorée, elle ne savait pas dire non à un homme, ce qui dans nos petits villages posait des problèmes particulièrement salés...

Un vendredi — « jour sans viande, jour des crevettes » — je récitais mes Ave et mes Pater sur un prie-Dieu du premier rang. Le père Rodolphe — la trentaine mais toujours une gueule d'enfant de cœur — m'avait bien punie cette fois-ci. Qu'est-ce que des chapelets de prières auraient bien pu changer à ma conduite ? Mais, bon, je n'allais pas griller le seul refuge qui me restait... Le curé était dans la sacristie à préparer la messe du dimanche et ne pouvait s'empêcher de me regarder. Je me disais qu'il n'avait pas besoin de me surveiller, j'allais les dire, ses prières, que diable ! Je n'allais pas les lui truander ! Quand soudain, je me vis telle qu'il me voyait. Les yeux levés vers le Christ, la bouche entrouverte à marmonner mon chapelet, ma poitrine de jeune paysanne bombée par mes bras en prière, et mes fesses bien dégagées sur mes talons. Bel agenouillement, en effet. Des yeux, mon regard passa plus bas : gagné ! C'était bien une bosse sous la soutane ! Je fermai les yeux dans un soudain regain de piété, pour qu'il ne soupçonne pas ma brusque clairvoyance.

Les jours de confession devinrent très réjouissants : je racontais toutes les pensées dites impures qui me passaient par la tête. Mes punitions furent de plus en plus lourdes et sa trique de plus en plus persistante. Jusqu'au jour où il me

déclara que ce n'était plus possible, qu'il fallait sévir et que je ferais désormais pénitence dans sa sacristie, agenouillée à même la pierre nue, comme Marie-Madeleine.

Le premier vendredi, il réussit à ne pas venir me voir. Le second, il vint chercher le vin de messe, puis son missel, puis un bougeoir, puis... Il passait de plus en plus près de moi. Lorsqu'il finit par trouver un cierge, il s'attarda, hésitant, sûrement inspiré par ce qu'il tenait à la main. N'y tenant plus, il se planta devant moi, souleva sa soutane, mit ses mains sur mes cheveux et m'approcha enfin de son «cierge», pas du tout de cire, celui-là. Elle était toute tremblante, déjà mouillée d'avoir tant espéré, courte mais bien ronde et mafflue. Je la pris dans ma bouche, il me guidait doucement en essayant de réprimer la violence de l'attente. Il était tellement excité que j'eus à peine le temps de le sucer, la rondeur de mes lèvres, quelques coups de langue et je le sentis trembler. Un soupir grave, tout bas dans le silence de l'église...

Il était aux anges! Après quelques secondes de lucidité, il était surtout aux diables... Il rabaissa sa soutane et sortit la tête basse, si ce n'est la queue. Il vint dans notre hameau cette semaine-là car le vieux Pascal, notre voisin, faillit rendre l'âme. Il n'osait plus croiser mon regard. Je ne le quittais pas des yeux, histoire de voir... Hortense, ma «sœur en coquinerie», se retenait de ricaner, en le regardant m'éviter, écarlate à la seule pensée de ce qui pourrait se lire sur son visage.

Chaque vendredi, je me retrouvais désormais dans sa sacristie, grande prêtresse en délicieuse pénitence, à le déguster en disant mes prières. J'étais complètement prise,

la chose était belle, il y avait de quoi avoir envie de plus. J'aurais bien aimé me sentir remplie par cette bonne virilité mais il ne voulait pas passer à la « vraie chose ». Il avait l'impression qu'il ne fallait pas ainsi, que je n'étais qu'une sorcière qui le tentait et abusait de sa faiblesse face au malin, à la maligne plutôt... Jusqu'au jour où le bedeau tombant sur cette charmante scène, lui, ne se fit pas prier. Quand je le vis alors que j'enfourmais cette queue tendue à craquer, je relevai ma robe d'une main et tendis mes reins. Il comprit très vite le message, laissa tomber son pantalon et m'enfila bien volontiers. Je sentis que je n'allais pas tenir si longtemps que cela, que j'allais partir et que je n'étais pas la seule. Le curé n'en demandait pas tant, il explosa alors que l'autre me fourrait toujours, en soufflant et en me baisant au plus profond. Mon plaisir vint alors qu'il exhala comme son dernier souffle, en me traitant de sale traînée. Ça, je m'en serais bien passée. Pour qui se prenait-il ? Je voulais bien qu'il me déshonore, pas qu'il m'insulte !

C'en fut trop pour mon pauvre curé ! Je crus qu'il allait mourir foudroyé par le courroux du Seigneur, ou tout au moins par une monumentale attaque de honte et de remords. Il tomba commodément malade et se fit plaindre par ses paroissiens aux petits soins pour leur si respectable homme de Dieu.

En douce, je vins quand même le voir et lui proposai un marché. Je ne dirais rien, au grand jamais, s'il me trouvait vite une place à Paris. C'est vrai que je voulais partir à tout prix, mais sans me retrouver directement au Palais-Royal à racoler le chaland, si ce n'est plus. Une grande maison aristocratique, voilà ce qu'il me fallait pour apprendre les

bonnes manières, l'air de rien. J'étais douée, plutôt futée, et j'avais oublié d'avoir les yeux dans ma poche. Et surtout, je voulais y arriver ! Loin de cette vie de bête de somme, loin de cette mort tout éveillée. C'est bien beau l'Église quand le clergé est comestible, mais ces nourritures spirituelles ne risquaient pas de remplacer les nourritures plus terrestres que j'attendais de la vie.

Notre curé priapique se trouvait être aussi professeur au collège de garçons de Dol où moisissaient les nobles fils de la région. Il connaissait donc toutes les bonnes familles du cru, enclines à se débarrasser de leurs rejetons auprès d'ecclésiastiques pas si recommandables que cela : j'en avais la preuve tremblante et jaillissante tous les vendredis. Je préférais ne pas penser aux nuits dans ces dortoirs ; tous ces hommes ensemble, condamnés au célibat et taraudés par cette jeunesse désœuvrée. Ce n'était pas mes oignons de petite fille pauvre. Terrifié par la diablesse que j'incarnais dans mes beaux jupons, le père Rodolphe n'eut besoin que de deux jours pour me trouver une place auprès de la famille de La Hêtraie, nobliaux du pays malouin qui avaient retrouvé une certaine gloire depuis le couronnement de Louis-Philippe. Maintenant que l'âme de Napoléon était revenue en ce bas monde, en perdant quelque peu de son lustre au passage, M. de La Hêtraie, qui n'en était pas à un retournement de veste près, bénéficiait de l'insigne honneur d'occuper un obscur emploi de secrétaire au ministère des Travaux publics, place en or massif au cœur de tous les trafics de ce siècle.

Ces aristos « rénovés » passaient le plus clair de leur temps dans leur hôtel particulier du faubourg Saint-Germain. Ce n'était pas l'hôtel de La Trémoille mais ça se laissait voir. Madame avait son jour et s'efforçait de compter dans la vie du Tout-Paris. D'une vieille famille décimée par la Grande Révolution, elle faisait partie de la branche pauvre qui, faute de combattants, était devenue la seule héritière du nom comme du patrimoine récupéré sous la Restauration...

D'une parfaite éducation d'oie blanche, elle avait été mariée à seize ans, vierge bien entendu, à un bon parti plus âgé qu'elle. Elle avait été bénie par l'arrivée d'un fils dès la première année de son mariage, ce qui lui avait permis d'échapper au plus tôt à la corvée conjugale : un sexe d'homme entre ses cuisses qui la fouraillait sans trop lui demander son avis, un mari inconnu qui semblait perdre son bon sens puis s'endormait aussitôt comme un poids mort... Elle ne voulait pas d'autres enfants, ces « histoires » étaient bien trop brutes pour sa délicatesse toute féminine.

Elle aurait pu être jolie avec ses yeux d'un clair brun doré mais, à près de trente ans, elle semblait avoir oublié toute séduction, tendue vers la seule réussite mondaine et la bienséance. Sa voix mal perchée était une torture pour des oreilles normalement constituées. Je ne comprenais pas tout ce qu'elle disait, dans son français parfait mâtiné d'accent du noble Faubourg...

Elle cherchait une seconde femme de chambre. Les recommandations du curé lui suffirent. De toute façon, les petites bonnes bretonnes ne faisaient pas long feu chez elle

pour une raison que personne ne s'expliquait ou n'osait expliquer. À vrai dire, on s'en fichait royalement, de ces satanés domestiques. Nous étions une marchandise si bon marché que l'on se débarrassait du rebut sans grands états d'âme. Ce que ces très jeunes filles jetées sur le pavé parisien pouvaient bien devenir, tout le monde s'en doutait mais c'était la règle du jeu : « Une perle pour cent fruits pourris. » Et la pourriture, ça finit naturellement sur le trottoir, n'est-ce pas ? Voilà ce qu'on pensait de nous dans les beaux quartiers.

J'allais accompagner Madame qui rentrait à Paris pour le début de la saison. Il lui fallait remettre la maisonnée en route et déposer sa carte chez les familles qui comptaient. Je dis adieu à mon curé coupablement amoureux qui me regarda une dernière fois comme le diable fait femme. Je n'ose imaginer ce qui se passait la nuit dans son lit, entre cauchemars infernaux et onanisme frénétique, lorsqu'il rêvait à ce décolleté où il n'avait jamais osé planter son pieu, délicieuse prairie pourtant d'où la sève aurait vite jailli ! Va-et-vient si excitant entre ces chairs rondes et douces.

Le trajet fut interminable : trois jours de diligence avec arrêt dans de sordides auberges qui n'avaient rien à envier à ma ferme, puces et valets crasseux en prime. Très entrepreneurs, ces malotrus... Madame avait préféré que je dorme dans sa chambre sur une paillasse posée au pied de son lit. Pour se protéger, disait-elle. Hum... Je pense surtout que ça lui plaisait de me faire dormir à ses pieds, comme un chien-chien de luxe. Cela m'arrangeait, je ne me voyais pas passer la nuit dans le grenier que l'on laissait aux domestiques. Ma vertu, déjà plus très neuve, risquait d'en prendre un nouveau coup... Merci bien !



Enfin le train au Mans, mon premier train ! Je partais ! J'avais réussi à tromper le destin. Les secousses n'étaient pas sans me faire de l'effet. J'étais euphorique, je me serais jetée dans les bras du premier venu, pour faire encore plus vibrer cette machine bien huilée par toutes ces trépidations et les cris stridents de la locomotive.

Alertée par le rose qui m'était monté aux joues, Madame me regardait d'un drôle d'air, soupçonnant je ne sais quel vice. En gare de Chartres, elle me dépêcha sur le quai : une citronnade pour Sa Majesté, et vite ! C'était la cohue, j'étais perdue, j'avais peur que le train ne reparte sans moi, me laissant seule, sans argent et sans bagage dans cette ville inconnue. Une main secourable m'aida à remonter dans le wagon, empêtrée comme je l'étais dans mon manteau de voyage, tenant en un équilibre précaire bouteille et verre de citronnade. « On » en profita bien sûr pour se permettre quelques privautés, et je dus faire des efforts pour me dégager de ces bras aventureux, tout en réprimant mon plus éclatant sourire lorsque je relevai les yeux. Dieu, qu'il était beau ! Le plus bel homme que j'avais jamais vu ! Des yeux si bleus, un visage anguleux aux pommettes saillantes, adouci par une bouche pleine, nacrée, comme une fille... Je ne savais plus où j'étais, évanouie dans ce regard. Chancelante, j'apportai sa fichue boisson à ma maîtresse et ressortis du compartiment, priée d'un regard glaçant de ne pas l'importuner de mon ancillaire et vulgaire présence. Vite, reprendre mon souffle, mes esprits et mon cœur ! Il y avait tant de monde dans ce couloir que je devais me coller aux vitres, en m'aplatissant comme une crêpe. Le flot de passagers regagnant leur place s'écoulait péniblement, et quelques mains

baladeuses s'attardaient sur mes appas de jeune fille. Je sentis alors un corps s'écraser contre moi, profitant de la manœuvre hasardeuse de la locomotive. Agacée, je me retournai à demi pour repousser d'un coup de reins ce gêneur trop collant. « Oh mais ça suffit maintenant ! » Mon homme de rêve en profita pour me mettre un papier plié dans la main. Je me retournai, bravache, pour lire ce billet doux... plutôt direct.

*Rejoignez-moi vite dans ma voiture. N° 8*

Ah, s'il croyait que l'on pouvait me siffler comme ça ! Peut-être que oui, finalement... Lui, c'était autre chose. Je le regardai s'éloigner tout de noir vêtu, jusqu'à son compartiment devant lequel son valet faisait le guet. Je laissai quelques secondes s'écouler puis je le suivis. Le temps m'était compté. Madame pouvait me rappeler d'une seconde à l'autre et j'avais intérêt à être là ! Aux pieds !

Il m'attendait dans son compartiment plongé dans l'obscurité, rideaux tirés. J'eus à peine le temps de refermer la porte qu'il m'embrassait déjà, écrasée par ses bras, renversée contre la porte. Cette brutalité si charnelle me fit fondre. Ses mains caressaient mes cheveux, se figeant sur ma nuque, descendaient vers mes fesses, m'attirant à lui. Il souleva ma robe, s'égara dans mes jupons, les relevant sur mes cuisses, pendant que son corps se fondait au mien. Il me retourna, fesses offertes, nudité émergeant de mes frous-frous de campagne. Il s'attarda sur ces rondeurs si blanches dans l'écrin de mes bas et de ma robe grise, défit d'une main son pantalon, pendant que de l'autre il me caressait et glissait ses

doigts en moi, simulant ce sexe que j'attendais plus que tout. Je le suivais, le devançais, l'épousant pour qu'il me rejoigne. Il s'enfonça en moi avec une lente ferveur. Je m'arc-boutais au dessus de la banquette, sentant ses mains qui me retenaient par les hanches, m'attirant, me prenant avec un bonheur plein...

Je fermais les yeux, tout à mon plaisir de le sentir délirant dans les ahanements de ce train en course. Je pensais aux gens dans le couloir, à quelques centimètres de nous. À chaque fois qu'il arrivait au fond de moi, j'avais l'impression d'exploser, de devenir le monde, de ne plus avoir de limites, de ne plus jamais vouloir revenir. Je ne ressentais rien d'autre que ce sexe qui me révélait. Éperdue, j'ouvris les yeux et je vis son regard dans la glace, d'une passion absolue et totale. L'explosion de ce plaisir insensé monta alors que nos regards étaient joints dans ce froid miroir.

Ma jupe retomba sans bruit, j'ouvris la porte sans le regarder. Je tremblais et j'avais envie de pleurer. Je parcourus le corridor et me remis à ma place, devant la porte de ma maîtresse. Je ne le revis pas lorsque nous arrivâmes à Paris. J'étais bien trop occupée à rassembler les bagages de Madame... J'en aurais sangloté de rage si elle m'en avait laissé le temps.

## PARIS LA CRUELLE

Je regardais avec perplexité ma nouvelle demeure, si on pouvait l'appeler ainsi. Oh, ce n'était pas pire que l'unique pièce en terre battue de ma ferme, mais au moins là-bas,

il y avait une cheminée immense pour se réchauffer et je pouvais me laver seule dans le cellier. L'eau du puits était froide mais pure, et j'avais la paix.

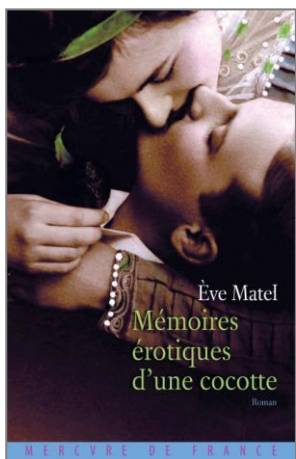
Ici, les chambres de bonnes n'étaient chauffées que par un brasero qui menaçait surtout de mettre le feu à nos frusques. On se lavait avec une cuvette et un broc d'eau ébréché, dans cette cellule sous les combles dont la lucarne laissait passer l'air glacial de la nuit d'hiver. En été, ça devait être un vrai four. Les chambres étaient séparées par une cloison mince comme une feuille, qui laissait présager l'intimité que l'on nous réservait. J'espérais que les filles allaient bien se tenir, sinon j'allais être aux premières loges... Soupirs, halètements et rires étouffés au programme. Sans parler des valets et cochers! Nos voisins aimaient bien, avait-on eu le temps de me souffler, faire des visites-surprises les nuits d'été...

Je posai mon baluchon et me demandai si j'avais bien fait de quitter mon marais de coquillages. Je me souvenais du beau ciel chargé de sel de la baie mais aussi de l'avenir qui m'y était réservé. Je ne ferais pas de vieux os dans ce gourbi. Promesse de Bretonne à tête dure!

« Courage! Paris ne m'aura pas, c'est moi qui aurai Paris. » Je me répétais cette phrase sans cesse comme une prière, pour me rassurer, pour tenir. Tout était à gagner. J'étais assez belle pour obtenir ce que je voulais. À moi d'avoir l'intelligence de voir loin. Restait l'homme en habit noir... Autre sujet, autre cœur. Surtout ne pas y penser. Je ne savais même pas qui il était, il fallait que j'arrête de rêver.

Je redescendis de mon perchoir car Madame devait me présenter à la gouvernante, donc pas question de fâcher tout ce monde-là avant même d'être dans la place.

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP  
à L'Isle-d'Espagnac (16)



# Mémoires érotiques d'une cocotte Ève Matel

Cette édition électronique du livre  
*Mémoires érotiques d'une cocotte* d'Ève Matel  
a été réalisée le 17 janvier 2012  
par les Éditions du Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782715232075 - Numéro d'édition : 183084).

Code Sodis : N51480 - ISBN : 9782715232532  
Numéro d'édition : 238383.